

## La rupture épistémologique de Bachelard: Une déconstruction sans Jacques Derrida

### [ The bachelardian epistemologic rupture: A deconstruction without Jacques Derrida ]

*Jean-Marie CIKULI CIZUNGU, Jean-Pierre BOKANGA, Gyavira MUSHIZI, and Dieudonné UKUMU*

Université de Kisangani (UNIKIS), RD Congo

Copyright © 2017 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the **Creative Commons Attribution License**, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

**ABSTRACT:** According to Gaston Bachelard, the scientific character is constantly a consequence of a reform of the reason and the reality. Indeed, the imagination is necessary in this permanent confrontation of the experience with the reasoning. It is in the worry to make spring the new that is progressively separated truths that don't firmly hold. The déconstruction helps us to explain better this dialectics because, in this process, one doesn't stop to a simple opposition of facts; when déconstructing, one decides better while separating what invites less. The new openings whose science becomes tributary in terms of mutation, explanation and revolution constitute values then thanks to the 'logos', to the specific 'allocutoire' power of the science.

**KEYWORDS:** Epistemologic rupture, deconstruction, scientific dialectics, differance, mobilism, critical theory, imaginary, knowledge.

**RESUME:** La scientificité selon Gaston Bachelard est conséquence d'une réforme sans cesse de la raison et de la réalité. En effet, il faut de l'imagination dans cette confrontation permanente de l'expérience avec le raisonnement. C'est dans le souci de faire jaillir du nouveau que sont écartées au fur et à mesure les vérités qui ne tiennent pas solidement. La déconstruction nous aide à mieux expliquer cette dialectique parce que, dans ce processus, on ne s'arrête pas à une simple opposition des faits ; en déconstruisant, on tranche mieux en écartant ce qui convient moins. Les ouvertures nouvelles dont la science devient tributaire en termes de mutation, d'explication et de révolution constituent alors des valeurs grâce au 'logos', au pouvoir allocutoire spécifique de la science.

**MOTS-CLEFS:** Coupure épistémologique, déconstruction, dialectique scientifique, différence, mobilisme, théorie critique, l'imaginaire, connaissance scientifique.

## 1 INTRODUCTION

La présente réflexion présente une nouveauté, celle de mettre en relation la rupture épistémologique de Gaston Bachelard avec la déconstruction de Jacques Derrida. En effet, Derrida dont la casquette n'était pas connue du grand public, a plus ou moins acquis une large compréhension à travers cette vaste application dont la déconstruction est sujette aujourd'hui.

Tout est parti du sens que Derrida donne lui-même à la déconstruction à travers son application à la langue dans une critique face au culte du structuralisme opposant signifiant et signifié, écriture et parole, etc.

Pour comprendre l'œuvre de Derrida, l'on se doit de situer d'abord cet auteur dans ses origines littéraires, notamment dans ses rapports avec H. G. Gadamer dont tous deux partagent la tradition ontologique heideggérienne avant de s'en démarquer pour chercher une intelligibilité derrière les signes, du moins pour Derrida. Ce qui nous amène à ouvrir la page à

cette autre considération d'auteurs qui ont trouvé en cette figure quelqu'un qui aurait influencé la théorie critique littéraire. Face à cette dissidence dont fait montre l'œuvre de Derrida, il mériterait un positionnement récurrent de postmoderne dont les influences sont également immenses pour permettre de penser et de redynamiser sans cesse la connaissance scientifique en vue d'une ouverture toujours nouvelle, écartant les données qui ne tiennent pas solidement. C'est alors qu'une déconstruction permettrait de mieux asseoir la rupture épistémologique bachelardienne.

## 2 QUELQUES INDICATIONS SUR LA THÉORIE DERRIDIENNE DE LA DÉCONSTRUCTION

La théorie derridienne devenue d'une vaste application aujourd'hui, devrait s'entendre en dehors du contexte qui lui a été donné par son auteur lui-même, à savoir Jacques Derrida. Car, si Derrida est poststructuraliste, par la déconstruction il se classe effectivement parmi les anti-structuralistes [1]. Et c'est là que se situe la genèse des choses.

Mal percevoir la déconstruction, est-ce normal? Du temps qu'on ne connaît pas Derrida, c'est aussi possible qu'on perde de vue sur l'image de sa philosophie. Charles Ramond pense que cela est dû au fait que l'ampleur même de son œuvre constituerait la raison de sa méconnaissance du public lettré [2].

Nous référant à l'un des entretiens de Jacques Derrida lui-même, « Il faut entendre ce terme de "déconstruction" non pas au sens de dissoudre ou de détruire, mais d'analyser les structures sédimentées qui forment l'élément discursif, la discursivité philosophique dans lequel nous pensons. Cela passe par la langue, par la culture occidentale, par l'ensemble de ce qui définit notre appartenance à cette histoire de la philosophie [...]. La déconstruction est encore une sorte de critique formulée face à l'autorité manifeste du structuralisme et une démarcation face à ce dernier » [3].

La déconstruction portant non seulement sur les textes, les mots, mais aussi sur la pensée, il importe Selon Derrida, de bien définir les concepts qui composent une pensée. Dans le structuralisme, en effet, le rapport entre un mot et son sens est d'une ultime considération et l'on ne peut s'en dérober à travers le rapport signifiant-signifié consistant à soumettre le signe à la pensée sans sortir du système de sens : « J. Derrida, ce grand critique des structuralistes semble s'intéresser (...), plutôt au signifiant qu'au signifié, au ton qu'au contenu, ou encore, à l'écriture qu'à la parole »<sup>1</sup> [4].

Il se propose de revoir le schéma, affirmant le jeu infini des signes, sans vérité, qui renoncent dès lors à l'idée d'un déchiffrement ultime [5]. Il en résulte que les sens des signes demeurent différés à jamais, par le jeu de ce que Derrida appelle la 'différance', où il faut entendre à la fois la différence entre les signes et les sens et le report infini de son accomplissement, car on ne sortirait jamais finalement de l'empire des signes.

S'agissant de la 'différance', on trouve en ce concept le verbe 'différer' qui selon Derrida désigne le mouvement "producteur" des différences ; un "processus" par lequel les concepts diffèrent entre eux, « (...) à la fois dans l'espace et dans le temps » [6].

## 3 DIFFÉRENCE OU MOBILISME DANS LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE?

Gaston Bachelard qui préconisait un mobilisme à travers la démarche de la connaissance, pense que la vérité scientifique, loin d'être figée, elle n'est jamais statique comme l'est le réel. C'est dans ce sens que l'esprit scientifique ou mieux la culture scientifique exige un effort constant capable de redynamiser le mode du savoir. Le scientifique doit prendre conscience de nouveaux caractères de la science à travers un effort continu de représentation. Il s'agit d'un besoin de rationalisation permanente dont doit faire montre tout chercheur à travers son expérience sous l'image de « projet » [7].

Le texte pourrait alors correspondre à une expérience ou à une vérité ou bien même à une théorie scientifique, dans le *nouvel esprit scientifique* de Bachelard. Car la différence qui dynamise un texte en instaurant une tension constante par la fiction, elle constitue ainsi une quête d'autre chose, un devenir, une lutte contre les significations figées ou transcendantales qui, du reste n'existent pas. On comprendra alors comment on peut partir d'une expérience vers une nouvelle expérience devenue une nouvelle théorie. C'est alors qu'un concept (ou signifiant) peut renvoyer à une chaîne infinie de signifiants qui

<sup>1</sup> Il est bien perçu que Derrida s'intéresse plutôt à l'écriture qu'à la parole. Ceci rentre encore dans la polémique avec le structuralisme qui pensait que la parole passe avant toute chose pendant que pour Derrida, au commencement était l'écriture [Lire J.DERRIDA cité par D. SAINT-JACQUES, « Jacques Derrida, La Voix et le phénomène, Paris, P.U.F., Collection « Épiméthée », 1967; L'Écriture et la différence, Paris, Seuil, Collection « Tel Quel », 1967; De la grammatologie, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1967 dans ÉL, vol. 1, n° 3, 1968, p.452 ; on peut aussi lire dans CL. LEVESQUE « Jacques Derrida : L'Écriture (de) la Copule » dans EL, vol. 9, n° 2, 1976, pp. 305-316]

se traduit par un jeu sans fin dans le sens d'ouverture de la science, la rendant mouvante. Dans ce sens on affirmerait que la science s'interprète, et donner ainsi une place à ces deux figures très importantes dans la théorie de l'interprétation.

### **3.1 LA DÉCONSTRUCTION ENTRE DERRIDA ET GADAMER**

En parlant de l'interprétation ou de la compréhension des textes, nous ne pouvons pas ne pas envisager quelque peu le rapport entre Derrida et Hans Georg Gadamer.

Pourquoi envisager le rapport entre ces deux personnes qui pourtant n'ont pas orienté leurs réflexions dans le même sens ? Les deux sont partis d'un même fond, même si chacun a par la suite choisi une orientation tout à fait personnelle : Il s'agit du programme « herméneutique » de Heidegger dans *Etre et temps* ; Derrida reprend tout spécialement l'idée Heideggérienne selon laquelle la pensée occidentale, ou « métaphysique », entendons celle qui, de Platon à Hegel, aspirait à une explication totalisante de l'être), serait régie par une détermination de l'être comme présence »[8].

La pertinence de la confrontation entre Derrida et Gadamer est fondée sur la différence des conflits d'interprétation qui opposent le plus souvent les herméneutiques de la confiance et du soupçon, entendez parlant Gadamer et Derrida[8].

Pour Gadamer, qui est Heideggérien, « l'être peut être compris comme langage »[9]. C'est de cette compréhension de l'être que résulte l'idée de domination, la domination du langage.

Derrida se servira de cette compréhension pour y appliquer une double orientation : l'intelligence des signes et la conception du sens et de la vérité. Etant plus structuraliste, Derrida trouve la notion du sens dans le rapport « signifiant – signifié ». Mais loin d'être prisonnier de ce rapport, Derrida, en réaction au projet destructeur de Heidegger, il vise une intelligibilité et un déchiffrement qui cherche un sens ultime derrière les signes.

Une intelligibilité est toujours dressée sur une obscurité qui s'élève. Et cette obscurité est relative à la violence sur l'altérité à travers le langage, parce que parler et s'adapter aux jeux de langage qui nous sont imposés, deviennent pratiquement une même chose. Du langage nous pouvons aller plus loin : le cas de la culture qui nous est inculquée, il en va de même de toutes les compréhensions culturelles : culture scientifique, religieuse, artistique. Nous trouvons également en chaque culture des interdits, des normes auxquelles on est sensé obéir. D'où une domination, une terreur dans l'esprit de l'homme par rapport à l'autre au sein de la société.

Déconstruire en viendrait-on alors à une action contre cette violence de l'autre à travers la langue et la culture dans son extension. C'est dans ce cadre que la déconstruction présente son hostilité vis-à-vis de l'herméneutique entendue comme art de l'interprétation, de compréhension déjà même dans sa définition classique.

Toute entreprise de déconstruction deviendrait, pour Derrida une tentative d'éradication du principe herméneutique. On tenterait alors une difficile conciliation entre déconstruction et herméneutique. D'où le besoin de la rencontre ou du dialogue Derrida - Gadamer à l'Institut Goethe de Paris en Avril 1981, lequel dialogue était interrompu par la mort brutale de Derrida le 9 octobre 2004. Malgré ce conflit, nous devons davantage mettre à cœur le rapprochement de Derrida et Gadamer pour permettre de poursuivre le dialogue entre les « deux infinis », envisage Jean Grondin<sup>2</sup> par le fait que pour Gadamer en fait, « c'est l'être que le langage porte à la parole » et Derrida n'hésite pas à reconnaître également que « l'être est l'effet de la différance »[10] qui ne peut jamais faire l'objet d'une compréhension totalisante suite à la limite de toute interprétation du sens que reconnaissent à la fois Heidegger et Derrida. Il convient alors, propose Derrida, que l'herméneutique de Gadamer s'ouvre à l'autre (qui est Derrida).

### **3.2 LA DÉCONSTRUCTION DANS LA THÉORIE CRITIQUE MODERNE**

Derrida constitue un visage atypique qui a pu influencer des réflexions sur un cadre devenu vaste qu'on ne saurait estimer à nos jours. En dehors de la philosophie, la déconstruction est appliquée aussi à la littérature, à la politique, à la théorie critique, pour ne citer que ces domaines-là.

---

<sup>2</sup> Les « deux infinis » représentent effectivement le fait que Gadamer et Derrida soient déjà morts ; ils poursuivent leur dialogue dans l'au-delà, aidés par les héritiers de leurs doctrines aussi. Il faudrait ainsi penser aux deux lignées doctrinales (Gadamer et Derrida) qui sont infinies. C'est bien elles qui, désormais, se sont approprié la pensée de Derrida d'une part et celle de Gadamer d'autre part. [J. GRONDIN, *Op. Cit.*, p.108.]

En effet, en parcourant l'œuvre du personnage de Derrida, une confusion plane autour de son identité, qui ne laisse pas dévoiler sa casquette gratuitement. A peine ses réflexions eurent-elles suscité de l'intérêt, très vite l'on s'interrogeait sur sa vraie identité. Il est atopique<sup>3</sup>, pensaient certains de ses contemporains : Alors que pour les autres, probablement influencés par le fait que Derrida enseignait au Département de Littérature à l'Université de Yale, ils n'ont vu dans son travail qu'une affaire de critique littéraire, d'autres trouvent en lui, soit un nietzschéen, soit un hégélien, soit encore un heideggérien dissident. De cette dissidence avec les ténors de la philosophie moderne et contemporaine, Derrida s'est inscrit dans un quasi-courant de pensée baptisé la postmodernité.

Etant d'une référence éclairante à plus d'un titre, une telle approche du travail de Derrida en occulte, à notre avis, le statut et des enjeux essentiels.

A cet effet, le travail de déconstruction, dont l'envergure nous semble, encore une fois, immense et insuffisamment pensé jusqu'ici, a été interprété par bon nombre de chercheurs comme une remise en question des acquis de la modernité, ne serait-ce que du point de vue philosophique, révèle Jürgen Habermas.

S'il faut réfléchir comme l'ont compris certains auteurs, c'est-à-dire tenir la déconstruction comme une théorie critique, on pourrait la considérer comme un niveau d'abstraction pouvant caractériser les débats afin de permettre une compréhension d'un certain nombre de choses. Et l'évaluation critique que l'on pourrait alors faire ne peut porter que sur des arguments de dialogue. Pouvons-nous, dans ce cas parler alors d'une philosophie irrationnelle ou opportuniste ? Il conviendrait de garder à l'esprit le fait que la déconstruction ainsi entendue ne devient qu'une approche théorique qui met en mal les prédispositions ou préjugés ainsi que les idées ou idéologies qui sont enracinées dans la conscience du temps. Ce qui pousse à postuler la rupture avec l'esprit sclérosé, la rupture avec les généralités qui obscurcissent le dialogue. A cet effet Derrida requiert la détermination de pratiquer et de mener une réflexion guidée par un certain idéal qui peut être fonction de l'argumentation. Une vigilance de l'esprit est donc requise dans toute activité de cette envergure, et dans le cas d'espèce, la rupture épistémologique de Bachelard ainsi que la déconstruction pour Derrida.

#### 4 LA RUPTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET LA DÉCONSTRUCTION

Dans cette réflexion, nous avons tenté un certain rapprochement entre « rupture épistémologique » et « déconstruction », deux nouvelles approches qui ont fait leur percée dans l'habitus des sciences en ces derniers siècles.

Parler de la rupture épistémologique, c'est évoquer en quelque sorte le *nouvel esprit scientifique* dont Bachelard fixe le commencement en 1905 avec la relativité einsteinienne [11] qui mettait en cause l'absolu dans la perception du mouvement. Mais en plus, le *nouvel esprit scientifique* désigne, au niveau de la pratique des sciences, le propre de l'esprit qui enveloppe sans fin des mutations faisant de cet esprit et pour toujours un *nouvel esprit*. Ainsi dira-t-on, la scientificité devient comme conséquence d'une réforme incessante de l'esprit [12] suggérant que plus on peut prévoir a priori, plus on peut modifier les phénomènes grâce à l'événement de la raison entendue comme facteur fécondant.

Nous intéressants à l'introduction de ce livre, c'est-à-dire le *Nouvel esprit scientifique*, Bachelard indique deux éléments qui demeurent associés dans l'esprit scientifique moderne, mais aussi de tous les temps, à savoir : la raison et la réalité objective. Il va de soi que pour faire la science on a besoin de l'un comme de l'autre et pas l'un sans l'autre. Parler alors de la réalité, c'est désigner la matière, un matérialisme abstraction, une localisation de la matière dans un espace précis. L'on constate que cette notion de l'abstraction présente le mérite d'avoir inspiré l'imagination des formes spatiales (comme l'hypergéométrie de l'espace-temps, par exemple). Bachelard nommera par ailleurs une telle abstraction, une dématérialisation du matériel. Et les sciences connaissent, dans leur progrès, une confrontation de cette double dimension, à la fois subjective (la curiosité, le désir de connaître, etc.) et objective (par exemple le cas des nouveaux objets de connaissance, les nouveaux problèmes ou questions soulevés, autrement dit « les événements jalonnant la vie et que nous cherchons à comprendre ») [13], dimensions rationaliste et réaliste. C'est dans leur confrontation permanente que jaillit une nouvelle façon de faire la science.

Cette dimension a été évoquée par Derrida en parlant du concept de la science et de la scientificité de la science. La question soulevée ici est de savoir ce qui fait qu'une science le soit vraiment. Et Derrida y répond en disant que c'est le

---

<sup>3</sup> Il faut voir sur la personne de Derrida que certaines significations ont été révélées grâce à ses réflexions pendant qu'il ne les avait pas prévues. Cela rencontrerait plus ou moins l'heuristique de la déconstruction, parce qu'il s'agit d'un mot valise.

*logos*, le système allocutoire dont malheureusement la science a toujours méconnu le pouvoir dans tout son projet [14]. Il faut dire que la science est allée au-delà de ce patrimoine de l'écriture, et Derrida le reconnaît, mais il comprend cela comme une inadéquation qui prend en charge ou explique les nouveautés qui sont tributaires de la science, et c'est en termes de mutation, d'explicitation, d'accumulation ou de révolution qui deviennent comme des valeurs à l'intérieur d'une époque à partir d'un logos spécifique de la science [15].

En effet, justifiant le nouvel esprit scientifique, l'on remarque que lorsqu'une connaissance est acquise, elle constitue un dépassement par rapport à la connaissance antérieure qui, dans son effort, permet l'élaboration des concepts pour permettre l'accès au monde (c'est l'écriture, le langage). Les concepts élaborés ainsi que les nouveaux objets ou problèmes de connaissance présentent à leur tour le risque de non-évolution, car utilisés pour représenter provisoirement et non définitivement un état du problème. Cet état nommé d'immobilisme par Bachelard lui-même, constitue un obstacle à la connaissance avec lequel il faut une rupture épistémologique [16] et la somme d'obstacles à la connaissance constituent l'esprit non-scientifique.

Pour éviter ces obstacles, une attention particulière par rapport à l'objet d'étude, et aux résultats visés vaut la peine d'être entretenue. Car la science n'a besoin de cette rigueur pour se constituer. Cette attention peut être comparée à celle de cet étudiant dont parle Bachelard, que nous citerons dans les lignes qui suivent, qui concentre toute sa volonté sur son objet d'étude. Il faut de l'imagination, c'est-à-dire une preuve scientifique qui s'affirme dans l'expérience aussi bien dans le raisonnement, à la fois dans un contact avec la réalité et dans une référence à la raison : « Seul, la nuit, avec un livre éclairé par une chandelle — livre et chandelle, double îlot de lumière, contre les doubles ténèbres de l'esprit et de la nuit. J'étudie ! Je ne suis que le sujet du verbe étudier. Penser je n'ose. Avant de penser, il faut étudier. Seuls les philosophes pensent avant d'étudier »[17].

La connaissance demeure certes, une préoccupation de tous les temps et dans ce cadre, la question de la vérité scientifique devient par ailleurs dominante grâce à cette activité qui sacralise d'ores et déjà la raison, ou disons-nous, la « mémoire rationnelle » au détriment de la « mémoire empirique » qui inaugure une démarche novatrice dans la recherche de la vérité dans toutes les sciences contemporaines. La mémoire rationnelle ne donne pas lieu de découvrir des vérités, mais plutôt de fonder une nouvelle possibilité de la vérité, c'est-à-dire assurer rationnellement la légitimité et la rationalité de la vérité.

Dans la philosophie de Derrida, on constate que les enjeux de la différance, de la trace soulèvent en même temps les enjeux de la connaissance scientifique. L'auteur emploie ces deux notions pour suggérer une nouvelle manière de comprendre le rapport des choses, faisant ainsi de la déconstruction le dévoilement d'un dynamisme entre les binômes. Il faut indiquer que par rapport à Derrida qui constate une trace entre deux binômes, ceci n'est pas le cas pour Bachelard qui pense que « l'esprit scientifique ne se constitue qu'en détruisant l'esprit non-scientifique »[18]. Pour cela l'expérience nouvelle dit *non* à l'expérience ancienne. Cette démarche, peut-on observer, fait que la déconstruction comme la rupture épistémologique, aient en commun leurs approches, pour la déconstruction nous avons le mouvement de différence, tandis que la rupture épistémologique constitue en soi un mouvement dialectique[19]. La dialectique Bachelardienne qui signe ainsi son envol revêt plusieurs sens qui sont à mon avis complémentaires : elle est un « mouvement d'animation », de « mutation », d'« élan de la pensée scientifique », « l'intention polémique », « un dédoublement », « une dissociation » ; bref un « mouvement consistant à détruire pour créer »[20]. Tout cet arsenal expliquant la dialectique est traduit par cet ouvrage de Bachelard, *La philosophie du Non*.

Au sujet des mutations des connaissances qui sont inductrices des changements progressifs dans la pensée scientifique, Bachelard trouve une raison de renouvellement presque inépuisable pour l'esprit scientifique, à travers un processus dynamique de correction, de révision, de rejet et de création de nouvelles théories. Existe-t-il une procédure à suivre au cours de ce changement progressif de la pensée scientifique? Contrairement à Derrida qui parle d'une recherche aventureuse, hasardeuse, Bachelard conserve une certaine méthodologie qui, en son sens, doit régir l'activité scientifique, d'autant plus que tout part d'un problème posé au préalable. Dans son aventure, par contre, Derrida qui ne connaît pas de règles précises, pense que « s'il y a une certaine errance dans le tracé de la différance, elle ne suit pas plus la ligne du discours philosophico-logique que celle de son envers symétrique et solidaire, le discours empirico-logique. Le concept de jeu se tient au-delà de cette opposition, il annonce, à la veille et au-delà de la philosophie, l'unité du hasard et de la nécessité dans un calcul sans fin » [21]. Et beaucoup plus clairement, la déconstruction procède de perte en perte, de dévaluation en dévaluation parce qu'il n'y a pas une logique qui construit ladite démarche : « Ces associations et ces collusions signifiantes se font presque au hasard, en pure extériorité, jouant sur les ressemblances fortuites, les parentés de pur simulacre, ces rencontres accidentelles produisant une sorte de mirage sémantique qui se fait et se défait dans un procès d'écriture où s'allient le hasard et la nécessité d'une manière chaque fois nouvelle et unique. Décomposé et recomposé par expropriation et réappropriation anagrammatique, le signifiant «perd jusqu'à un sens »[22]

Etant la mieux adaptée dans le processus d'élaboration de la connaissance, la dialectique bachelardienne alimente la rupture épistémologique dans le nouvel esprit scientifique. Elle permet une réorganisation qui, à partir d'un niveau élémentaire, elle envisage une forme nouvelle qui est autrement plus intéressante et plus complexe. Ainsi, la procédure sera de « remplacer le savoir fermé et statique par une connaissance ouverte et dynamique. Cette idée d'une '*dialectique féconde*' traverse tout le *nouvel esprit* scientifique de Bachelard qui « signifie primordialement le mouvement de réorganisation, par élargissement, des bases de la science ; mouvement qui conduit, en généralisant, à la 'négation', c'est-à-dire plus clairement, à la variation ou transformation des concepts scientifiques et, corrélativement, à la réélaboration élargissante du champ de première approximation des phénomènes auxquels les concepts s'appliquent » [23].

Cette dialectique féconde, appliquée à la connaissance, cette dernière devra donc être progressivement vérifiée, à chaque pas dans son acquisition. Cette vérification explique non seulement le dynamisme profond, comme déjà dit, mais aussi une approximation, c'est-à-dire une objectivation inachevée, prudente, féconde et rationnelle à la fois consciente de son insuffisance et de son progrès parce que chaque approximation constitue une avancée vers le progrès. Cependant, une pensée qui se comporterait en un tout fermé, appuyé sur elle-même, serait un cercle fragile en toutes dimensions.

Il faut sans cesse en faire une représentation et une rectification pour s'assurer d'une inlassable conquête du réel. Et c'est par cette rectification que se dessinent les pas vers l'objectivité. Et pour qu'il y ait objectivité, le chercheur devra éliminer toute perception utilitaire, affective qui va dans seul plaisir de la curiosité.

C'est alors une inauguration en science d'une nouvelle tentative, celle qui rend plus explicite les croyances d'une époque, afin d'en éliminer les idées préconçues. D'où un certain dépassement de la « *nouvelle-nouvelle* » cartésien, invitant tout chercheur à une investigation continue en quête de la vérité.

Dans ces conditions, et au fur et à mesure que des progrès scientifiques se font jour, ils augmentent en dépassant l'objectivité des résultats antérieurs pour que la science prenne sans cesse un nouveau départ, une nouvelle orientation. La philosophie aiderait de mieux en mieux à cette tâche de représentation et de prédiction, que Dominique Lecourt à la « philosophie ouverte et mobile » en vue des ouvertures toujours nouvelles et inattendues de la pensée scientifique[24].

Pour que la science réponde à son tour et de mieux en mieux à cette condition d'approchement, d'ouverture, certains niveaux d'expression peuvent être envisagés.

#### 4.1 DE LA DIALECTIQUE SCIENTIFIQUE À L'INTÉRIEUR DU SAVOIR

La dialectique a joué un rôle considérable dans l'œuvre bachelardienne d'organisation du savoir. Pour parvenir à un ajustement de fait entre l'expérience et la raison, il faut procéder par un certain dépassement, une « incorporation » et une « exportation » des sens des mots, hors de leur région d'origine[25]. Cette exportation des concepts en appelle à une dialectique. Ainsi l'approche de Bachelard est plus profonde car elle met d'abord la pensée face à elle-même puis la raison face à l'expérience. En plus Bachelard opposera le jour et la nuit, la science et la poétique, le théorème et le poème, animus et anima, le masculin et le féminin, etc. N'est-ce pas une façon de réaliser une opposition contre laquelle l'auteur s'insurge lui-même ? Dominique Lecourt parle d'illusion épistémologique pour désigner l'idéal bachelardien de découverte par contradiction qui met en procès la pratique scientifique [26].

L'on pourrait dire aussi que pour Bachelard, la dialectique consiste en un dialogue entre les domaines spécialement la philosophie et les autres sciences comme la physique, les mathématiques, la chimie, afin de formuler des théories qui, à leur tour, deviendront instructrices d'expériences : « On ne peut donc préciser les choses qu'en éclaircissant la fonction du concept : elle se trouve, en définitive, inscrite dans le dialogue du mathématicien et du physicien (...) Dialogue qu'on ne peut saisir, nous l'avons vu qu'en se plaçant dans cette position centrale -si difficile à conquérir- que Bachelard assigne à l'épistémologie. Qu'entend-on au juste ? Un échange de renseignements qui a pour effet ultime d'ajuster la théorie et l'expérience. Mais étant donné qu'on se refuse le recours à un objet fixe, il faut penser cet ajustement non comme une adéquation formelle mais comme un processus historique »[27]. Cette dialectique est appelée par Bachelard, une « dialectique scientifique » qui ne résulte pas d'une construction, car l'esprit ne le peut pas en dehors de l'expérience, à la différence de la « dialectique philosophique » au modèle hégélien qui joue une fonction de séparation de la thèse à l'antithèse.

L'on a tôt compris que toutes les révolutions scientifiques ont ainsi dévoilé des connexions réelles entre les objets de connaissance et qu'elles ont fait apparaître une unité des phénomènes que les sciences antérieurement séparées ne permettaient pas d'apercevoir. Bachelard fait voir que l'importance est accordée plus à l'aboutissement architectonique

d'une révolution scientifique, car en séparant le résultat du processus critique, on sous-estime ce qu'il y a d'essentiellement révolutionnaire dans chaque synthèse scientifique, qui est toujours une « synthèse transformante » [28]. Il y a là un rapport avec la Derrida qui perçoit l'ouverture à des nouvelles perspectives par la différence, parce qu'elle résiste à toute clôture, elle est interprétation et créativité par excellence. Elle est inscrite en tout et en elle tout est inscrit. Elle maintient tout mouvement à la nouveauté ; et selon l'interprétation du nouvel esprit scientifique, la différence constitue une possibilité pour la science d'être renouvelée par jeu infini des possibilités. Ce qui nous fait revenir à l'utopie épistémologique de Bachelard.

Le chercheur a donc un devoir urgent et exigeant, sa tâche n'est pas le repos. Il a l'obligation de penser le réel, de lui donner sens afin de générer une dynamique nouvelle et une synergie capable de mobiliser le mieux-être auquel nous aspirons[29].

#### **4.2 LE TEMPS COMME PHÉNOMÈNE ET RÉALISATION DE LA SCIENCE**

En parlant du temps, nous ne voulons pas nous envaser dans le débat séculaire au tour des termes comme : la durée, l'instant, le moment, l'éternité, qui sont tout de même pour Bachelard des aspects qui se compénètrent. Car la durée et l'instant sont compris dans le temps, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas être conçus en dehors du temps, et notre existence se trouve comprise, immergée dans le temps, qu'il s'agisse de la durée ou de l'instant selon Bachelard ou Bergson. Il convient de relever le fait que notre existence n'occupe qu'un instant dans la durée, c'est-à-dire une portion de la durée du temps. Bergson qui, d'après Bachelard comprend le temps dans son entendement matériel et subjectif, sépare le temps des choses du temps appliqué à l'existence humaine [30], deux notions qui traduisent une même référence qui s'écoule par les instants et qu'on peut représenter numériquement.

En effet, c'est dans la discontinuité que Bachelard perçoit le temps qui se subdivise en durée dont l'unité est l'instant. Ainsi le temps se rapproche du mouvement et en ce sens, il devient objet de la science, notamment la Physique. D'où l'introduction de la relativité quand Bachelard doit représenter des systèmes de mouvement pour devenir une donnée scientifique. On peut alors appliquer la notion du temps dans les expériences quotidiennes en l'estimant. Pour Einstein par exemple, la mécanique devrait décrire comment les corps changent des lieux avec le temps[31]. Bachelard trouvera mieux de faire intervenir la notion de la discontinuité pour traduire ces différents moments de temps, et donc la durée selon l'espace. Comment peut-on comprendre alors les différents instants ? En ce qui concerne ce cas d'espèce, l'instant demeure une réalité indépassable en termes quantitatifs, car il ne saurait y avoir de « durée » mais seulement des instants qui se succèdent et s'anéantissent [32] et non une continuité dans la réalisation de la science.

La déconstruction est aussi à comprendre par rapport à cette notion du temps. Edmond Biloa [33], commentateur de Derrida, voyait dans la déconstruction un effort de réinvention qui doit caractériser les chercheurs car, par le discours, le chercheur construit la science en la détruisant. Cette destruction n'est pas à confondre avec la critique, même si certains penseurs ont perçu en la déconstruction une pratique critique, en l'occurrence Charles Ramond. C'est donc une réinvention de la science consistant à démonter la dimension parfois romantique que Bachelard nomme « inconscient du savoir » c'est-à-dire, selon Jean Duvignaud, ce qui parle en nous, pour nous, mais sans nous [34].

Nous fondant sur l'argument de Charles Ramond, pouvons clairement relever que, par rapport à la 'critique', la 'déconstruction' touche mieux le fond parce qu'elle ne s'arrête pas à une simple opposition des faits, mais cherche à trancher en écartant ce qui convient moins. Cela paraît encore être le souci de la « philosophie du non » de Bachelard, qui veut maintenir en discussion permanente les résultats acquis par la science.

La déconstruction constitue en effet une nouvelle forme de rigueur scientifique comme le préconisait déjà le nouvel esprit scientifique parce qu'il entrevoit un changement de méthode et de concepts à l'intérieur d'une science, à travers une portion de temps qui se veut discontinu. Et les éléments qui connaissent ce changement mettent à jour un écart de signification et d'usage invitant à une réorganisation sans cesse des sciences. En effet, nous devons mettre à cœur cette interpellation formulée par Charles Ramond, selon laquelle, les conditions de possibilité de la connaissance sont le plus souvent et en même temps des conditions de son impossibilité. Il ne saurait y avoir de la science sans déconstruction.

#### **5 DÉCONSTRUCTION OU RECONSTRUCTION DES SCIENCES ?**

Pour mieux comprendre l'histoire des sciences, il est vrai qu'il faille se poser cette question aussi noble qu'on ne puisse l'imaginer : « quel serait l'état actuel de la science ? Que peut-on faire pour rompre avec cet état actuel » ? Ce labeur devrait constituer la préoccupation de tout chercheur, comme ce fut le cas de Gaston Bachelard qui ne désirait pas voir une science statique, mais plutôt un ensemble de connaissances qui s'alimentent d'un incessant besoin du neuf. Mais, ajoute Dominique

Lecourt, « quand on croit que le passé est dépassé, il nous tient »<sup>4</sup> parce que là où les scientifiques proféraient des évidences, il convient de faire naître un questionnement des racines et des présupposés, pour garantir la nature mouvante de la connaissance.

Plus d'un scientifique s'intéressent au *nouvel esprit scientifique*, puisqu'il scande une nouvelle rationalité qui va au-delà du régionalisme dans la connaissance. Nous ne devons pas taire la langue devant questionnement en plus : Comment rendre compte de la rationalité pendant que d'aucuns chercheurs ne placent l'essentiel du progrès scientifique que dans une simple réfutation d'idées ? Peut-on défendre ces idées continues pendant qu'ailleurs le progrès se justifie par la discontinuité ? Gaston Bachelard, tirant les leçons de la relativité d'Einstein qui réfléchissait en images, se démarque de tous ses prédécesseurs en pensant la scientificité dans la psychanalyse et la théorie de l'imaginaire, les deux permettant de dessiner de nouveaux chemins du savoir. La démarcation de Bachelard scande une pertinence par rapport au relativisme de Thomas Kuhn qui reprenait à son compte cette thèse de discontinuité, considérant le paradigme scientifique.

La psychanalyse consiste dans la découverte des valeurs inconscientes qui sont inscrites dans le savoir, c'est l'inconscient épistémologique, une sorte d'antichambre de la raison. L'imaginaire devient un puissant foyer des interrogations sur l'ordre du monde auquel nous appartenons, le foyer au feu duquel s'alimente la pensée scientifique. Une exhortation à la psychanalyse est adressée aux scientifiques, car cette dernière peut seule prouver l'existence dans l'esprit des scientifiques de représentations inconscientes agissant sur les représentations scientifiques.

Nous devons vraiment indiquer l'effort qu'a révélé l'épistémologue de Bar-Sur-Aube dans la rationalisation du savoir, à travers une vision vraiment engagée, défendant cette valeur d'une science constamment prête à se réformer. Cette réformation est à placer à différents niveaux, tant il est vrai que la marge du savoir s'épanouit sans réserve en nous livrant l'épreuve d'une limite sans limite. A peine le statut de cette pratique scientifique eut cessé de soulever des questions, l'on se précipita à y reconnaître un nouveau style. Le travail de la déconstruction peut alors être interprété comme une remise en question perpétuelle du savoir, selon effectivement le travail rationnel proposé par Bachelard, dans son *Nouvel esprit scientifique*, énonçant l'intérêt d'une interrogation permanente pour une meilleure réappropriation de l'héritage du savoir, à travers une nouvelle pratique. Nous ne saurons pas affirmer à ce point une reconstruction scientifique, en ce sens qu'il ne s'agit pas d'une science bâtit sur des nouvelles assises. Il est plutôt des nouvelles approches à envisager pour réformer tant soit peu les résultats scientifiques.

## 6 CONCLUSION

Cette réflexion qui a conduit à une approche qui lie la coupure épistémologique et la déconstruction, a abouti à une nouvelle donne, celle de penser une déconstruction sans Derrida. Ayant choisi d'orienter notre investigation sur cette piste, nous avons compris dorénavant que la déconstruction avec Derrida est une offre limitée. Appliquée à la science bachelardienne, la déconstruction nous a permis de mieux comprendre les mutations infinies dont Bachelard est visionnaire. En effet, la déconstruction devient un effort de remise en question perpétuelle du savoir, un rejet de tout formalisme ouvrant à une aptitude critique des concepts, une considération que tout est langage, la science y compris parce que nous y réalisons une configuration structurale et conceptuelle du savoir. La déconstruction est aussi un puissant foyer de l'imagination par lequel le chercheur arrive à questionner et à faire des représentations sur l'ordre actuel des choses. C'est alors qu'une rupture est bien pensée à travers une dialectique scientifique.

## REFERENCES

- [1] J. DERRIDA, *Psyché. Invention de l'autre*, Galilée, 1987, p.389.
- [2] C. RAMOND, « Présentation. Politique et déconstruction » dans *Cités*, n°30, t.2, Paris, PUF, DOI : 10.3917/cite.030.0011, 2007, p.11
- [3] R. POL DROIT, *Le Monde* 2004 cité par J. PASTIN, « Jacques Derrida, le philosophe de la déconstruction » dans *Conf. Univ. Dr*, Universitatea Crestina, Vol.3, n°1, Mars 2011, p.44.

---

<sup>4</sup> Dominique Lecourt est un philosophe au cœur des sciences qui n'a cessé de questionner les évidences dont la science est friande. Il agite les idées des sciences en vue d'une nouvelle élaboration, grâce à ce qu'il propose d'appeler la « nouvelle critique » [Voir D. LECOURT, *Bachelard ou le jour et la nuit. Un essai du matérialisme historique*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 1974, p. 14.]

- [4] R. POL DROIT, *Le Monde 2004* cité par J. PASTIN, « Jacques Derrida, le philosophe de la déconstruction » dans *Conf. Univ. Dr, Universitatea Crestina, Vol.3, n°1, Mars 2011*, p.47.
- [5] J. DERRIDA (*L'Écriture et la différence*) cité par J. GRONDIN, *L'Herméneutique*, Paris, P.U.F, Collection Que-sais-je ?, 2008, p.102
- [6] RAMAN SELDEN & Cie, *A Reader's Guide to Contemporary Literary Theory*, Pearson, 5<sup>th</sup> Edition, 2005, p.165.
- [7] G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Paris, PUF, 1968, Edition numérique de l'UQAM, 2012, p.15.
- [8] J. GRONDIN, *L'Herméneutique*, Paris, PUF, 2008, p.93.
- [9] J. GRONDIN, *L'Herméneutique*, Paris, PUF, 2008, p.115.
- [10] J. GRONDIN, *L'Herméneutique*, Paris, PUF, 2008, p.94
- [11] G. BACHELARD, *La Formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance (3è édition)*. Paris, J. Vrin, 2004, p.7.
- [12] D. GIL, *Autour de Bachelard* [Préface de François Dagognet], Paris, Ed. Les Belles Lettres, 2010, p.241.
- [13] L. DE BRABANDERE & A. MIKOLAJCZAK, *Petite philosophie de nos erreurs quotidiennes. Comment nous trompons-nous ?* Ed. Groupe Eyrolles, 2009, p.15.
- [14] J. DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Editions de Minuit, 1967, p.12.
- [15] J. DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Editions de Minuit, 1967, p.13.
- [16] G. BACHELARD, *Formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance (3è édition)*. Paris, J. Vrin, 2004, pp.13-14.
- [17] *La flamme d'une chandelle*, Paris, P.U.F., coll. « Quadrige », Paris, 1986, p. 55.
- [18] G. BACHELARD, *La philosophie du non. Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, rééd. , PUF, 1994, p.14.
- [19] G. BACHELARD cité par D. LECOURT, *Bachelard ou le jour et la nuit. Un essai du matérialisme dialectique*, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle, 1974, pp.82-84.
- [20] *La Terre et les rêveries de la volonté* [Edition numérique réalisée à partir de la parution de la Librairie José Corti, 1948], Québec, 22 Septembre 2012, p.25.
- [21] J. DERRIDA, « La différance » dans *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1272, p.7.
- [22] Claude LEVESQUE, « l'écriture (de) la copule », dans *Etudes Littéraires*, Vol.9, n°2, 1976, pp. 314-315.
- [23] D. GIL, *Autour de Bachelard* [Préface de F. Dagognet], Paris, Ed. Les Belles Lettres, Coll. encre marine, 2010, p.195.
- [24] D. LECOURT, *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*, (un extrait de l'introduction de cet ouvrage), Paris, Vrin, 2002, p.13.
- [25] G. CANGUILHEM, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1989, p.206.
- [26] D. LECOURT, *Bachelard ou le jour et la nuit*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1974, p.167.
- [27] *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*, Paris, Vrin, 2002, p.65.
- [28] D. GIL, *Op. Cit.*, p.255.
- [29] D. GIL, *Op. Cit.*, p.100.
- [30] E. BERGSON, H., *L'Évolution créatrice* (une édition électronique réalisée par M. Bertrand Gibier), Québec, UQAM, 2003 (86e édition), p. 16.
- [31] A. EINSTEIN, *La théorie de la relativité restreinte et générale* [Préface de Einstein], Paris, Dunod, SD, p.3.
- [32] S. PARTRIOT, « La notion du temps chez Bachelard » dans [http// : www.revue-polaire.com/spip.php?](http://www.revue-polaire.com/spip.php?) Consulté le 19 décembre 2014 à 13 h 05.
- [33] E. BILOA ? « Appropriation, déconstruction du français et insécurité linguistique dans la littérature africaine d'expression française » dans *SACO*, n°2, Université de Yaoundé, Cameroun, 2007 (109-126), p.113.
- [34] J. DUVIGNAUD cité par J. ZOUNGRANA, *Michel Foucault un parcours croisé : Lévi-Strauss, Heidegger*, Paris, Harmattan, 1998, p.183.